

VANIA
PRATES

A photograph of a woman with long dark hair, wearing a white, flowing dress, captured in a dynamic pose as if spinning or dancing. She is seen from the back, with her arms extended. The background consists of light-colored, vertically pleated curtains, and the lighting is soft and warm, creating a bohemian atmosphere.

Fille de bohème

ROMAN

Coup de cœur du
Prix du Livre Romantique


CHARLESTON

« Un roman que j'ai adoré et comme j'aime en lire!
Bravo à l'auteure, qui a su me transporter! »

**Clarisse Sabard, membre du jury du Prix du Livre Romantique,
auteure du best-seller *Les Lettres de Rose***

Mélessandre a tout ce qu'elle désire dans la vie : un bon travail, le fiancé parfait, l'appartement de ses rêves. Son avenir est, selon elle, d'ores et déjà tracé. Mais un soir, lors de l'enterrement de vie de jeune fille de sa meilleure amie, une étrange femme va la mettre au défi de tenter l'expérience de l'hypnose et sa vie va s'en trouver complètement chamboulée.

Revivant, en songe, la vie aussi dangereuse qu'exaltante d'Éveline, bohémienne de la cour des Miracles, Mélessandre commence à perdre pied. Qui est cette fille qui lui fait revivre des souvenirs d'une vie lointaine, vécue à une autre époque ? Pourquoi cela semble-t-il avoir un tel impact sur elle ?

Et pourquoi le beau Ric, qu'elle rencontre à Montmartre, ressemble-t-il tant au mystérieux Cam de ses rêves ?

**Un roman addictif sur les étonnants pouvoirs
de l'hypnose, mêlant histoire d'amour, suspense
et développement personnel**

Une nouvelle inédite de l'auteure à télécharger!



www.editionscharleston.fr/fille-de-boheme

ISBN 978-2-36812-192-4



9 782368 121924

18 euros
Prix TTC France


CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

design : Atelier Didier Thimonier
Photographie :
© Stephen Carroll /
Trevillion Images

Vania Prates

FILLE DE BOHÈME

Roman

BONUS
Découvrez une nouvelle
inédite de l'auteur !
Rendez-vous p. 391.


CHARLESTON

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-192-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

Mélissandre

L'APPARTEMENT-TERRASSE DE LAURA était époustouflant. Perché sur un immeuble d'une vingtaine d'étages, il offrait une vue imprenable sur plusieurs rangs de bâtiments de style haussmannien ainsi que sur la tour Eiffel, en arrière-plan. Un avant-goût de Paris La Grande. Paris l'Illustre. Cela lui donnait un certain prestige de vivre là, dans cet appartement qui, selon elle, avait eu plus de propositions qu'elle de toute sa vie. Finalement, elle avait réussi à l'obtenir après avoir fait une offre faramineuse – j'avais eu la nausée quand elle avait énoncé le prix.

— Ça valait le coup, non ? me dit-elle en me rejoignant sur la terrasse.

La brise était agréable en ce début d'avril et les lieux commençaient peu à peu à se remplir pour sa soirée spéciale.

— De vendre ton bras, tu veux dire ? Si tu n'en as pas besoin, alors oui, ça valait le coup.

— Il me reste toujours l'autre ! Il n'y a rien de tel que le luxe ! Quand je me lève le matin, j'ai toujours l'impression d'être au sommet du monde.

Un éclat de satisfaction brillait dans ses yeux noisette. Un éclat que je voyais apparaître très souvent, Laura étant le genre de personne à avoir toujours ce qu'elle désirait. La satisfaction faisait donc partie intégrante de son quotidien. Et elle avait presque autant d'allure que son tout nouvel appartement.

Laura faisait partie de ceux qui attirent la lumière sur eux dès qu'ils mettent un pied dans une pièce, non seulement à cause de son exceptionnelle longueur de jambes, mais surtout grâce à son caractère affirmé et à sa repartie tranchante.

Voyant que ma flûte était presque vide, elle s'empara de la bouteille de champagne, non loin de nous, et me resservit.

— Je voulais trinquer avec toi, seule à seule, avant que tout le monde soit là, Méli ! On se connaît depuis plusieurs années, je veux qu'on lève nos verres à nous et à tout ce chemin que nous avons parcouru depuis.

Je lâchai un gloussement, tout en faisant tinter ma flûte en cristal contre la sienne.

— Tu n'as jamais été sentimentale pourtant.

— Je ne le suis pas, voyons !

Elle me fit un clin d'œil et but son verre cul sec. Pour ma part, je préférerais rester raisonnable et ne pris qu'une gorgée.

— Comment as-tu réussi à convaincre Jérémy de te laisser l'appart pour ton enterrement de vie de jeune fille ? demandai-je en m'accoudant au parapet. Il n'a pas voulu le garder pour lui ?

— Oh non ! Bizarrement, il était plutôt content de pouvoir se tirer ailleurs, dans un endroit neutre. Tu sais qu'il y a toujours des vestiges d'une fête le lendemain. Je pense qu'il craignait que je découvre quelque chose de compromettant.

— Et tu n'as pas cette crainte, évidemment !

Elle leva les yeux au ciel tout en faisant la moue avec ses lèvres pulpeuses.

— Pour tout te dire, il est tellement crédule que j'arriverais à lui faire gober n'importe quoi. On pourra de nouveau le chasser d'ici pour ton enterrement de vie de jeune fille à toi, dans quelques mois.

— Pourquoi pas. On est sans doute mieux loties que lui à l'heure qu'il est.

— Ça dépend. S'il a déjà la tête dans les seins de la stripteaseuse, je doute qu'il partage ton avis.

Nous riions encore lorsque la sœur de Laura, Mégane, passa la tête par la porte-fenêtre.

— Laura ! s'écria-t-elle d'une voix fluette. Il commence à y avoir du monde, tu veux bien venir m'aider à recevoir ?

— J'arrive ! répondit Laura sans la regarder, tout en se resservant un verre de champagne. Tu es prête, Méli ?

— Toujours. J'imagine que ta sœur a prévu un stripteaseur.

— En réalité, elle en a prévu plusieurs. Ça va être la folie.

Ce fut effectivement la folie. Mais pas pour les raisons qu'avait envisagées Laura. Mégane avait bien fait venir une troupe de spectacle à domicile, mais pas seulement des stripteaseurs, il y avait toute la panoplie : danseurs de cabaret et de charme avec, en prime, ventriloques, mimes, clowns, magiciens, hypnotiseurs et cracheurs de feu. Ces derniers avaient été priés de s'abstenir de se produire d'une quelconque façon, mais étaient néanmoins restés pour profiter de la trentaine de jeunes femmes invitées à l'enterrement de vie de jeune fille de Laura.

Quant à moi, j'en étais sans doute à mon quatrième fou rire de la soirée. Il suffisait que je me fixe quelques secondes sur la tête que faisait Laura et je ne pouvais plus m'arrêter. Elle qui n'était pas du genre à montrer ses émotions, je ne l'avais jamais vue plus expressive. Son visage, habituellement blanc nacré, était rouge groseille.

Ma collègue, Clarisse, se tenait à mon côté avec un verre de gin à la main et n'arrivait pas plus que moi à

contenir son hilarité. Son mascara avait déjà complètement coulé.

— C'est le meilleur enterrement de vie de jeune fille auquel j'ai jamais participé ! s'exclama-t-elle. Et il n'y a même pas de mec à poil.

— Attends encore un peu et je crois bien que le mime là-bas ne va pas tarder à enlever le haut.

— Mon Dieu, c'est exquis ! Tu as vu la tête de Laura ?

— Je ne fais que ça. Il vaudrait mieux qu'on commence à servir l'absinthe pour qu'elle se détende un peu. À force de prendre de si grandes inspirations, son chemisier ne va pas tarder à craquer.

Le mime choisit cet instant précis pour retirer le haut avec un cri de Tarzan et Clarisse s'écroula de rire. Je l'avais perdue.

C'était incontestablement la meilleure soirée que je passais depuis longtemps.

Du moins, au début.

Plus tard, je finis par me retirer sur le balcon avec une tasse de café. J'avais un peu abusé de l'alcool et je devais encore rentrer en voiture. Malgré la tournure festive qu'avait prise la bourde de Mégane, je devais absolument dessoûler.

La terrasse était proportionnelle au reste de l'appartement, d'une taille excessive et outrageante. Agrémentée çà et là de plantes vertes, hautes de deux mètres minimum, et de poufs de couleurs variées. Certains des invités s'étaient déjà écroulés sur ces derniers, seuls ou accompagnés. La faible luminosité ne laissait heureusement voir que de furtifs mouvements langoureux.

Je portai ma tasse chaude à mes lèvres tout en appréciant le calme extérieur. La fête continuait à l'intérieur, mais l'exaltation de départ s'amenuisait à vue d'œil. Ne restait au milieu de la grande salle à manger que les plus coriaces – ou les plus alcoolisés. À savoir deux danseurs, quatre amies de Laura que je ne connaissais pas et le mime qui avait également retiré le bas depuis longtemps. Le

clown, lui, n'était plus bon à rien. Il s'était endormi sur la table en verre de Laura, la bouche ouverte et dépossédé de sa perruque rouge. Je souris en le voyant.

— Au moins quelqu'un que tout ce désastre fait rire ! grommela Mégane en venant s'asseoir près de moi.

— Je ne sais pas où tu étais pendant la soirée, Meg, mais je n'ai vu que des gens ravis ce soir.

— Pas ma sœur !

— Non, c'est vrai, pas ta sœur ! Mais je crois que c'est bien la seule. Moi, j'ai passé une très bonne soirée.

Mégane lâcha un profond soupir et chercha dans sa veste son paquet de cigarettes. Elle avait l'air meurtri et abattu.

— Je suis vraiment nulle, lâcha-t-elle en même temps qu'un nuage de fumée. J'ai vu « Danseurs de cabaret » sur le site et plusieurs commentaires élogieux. J'ai noté qu'ils faisaient du domicile, mais je n'ai pas fait le lien avec le titre affiché : « La compagnie Folkoss – animation complète. » Ça devait vouloir dire qu'ils se déplaçaient en groupe, et moi, j'ai pensé que seuls les danseurs viendraient.

— Arrête, Meg ! Je viens de te dire que c'était une soirée réussie, je ne sais pas ce qu'il te faut de plus.

— Laura va me tuer, elle ne va pas me loupier. Pourquoi je ne fais jamais rien de bien ?

L'autoapitoiement n'avait jamais été mon fort. On ne sait jamais quoi dire dans ces moments. On a beau essayer de revaloriser la personne, elle trouve toujours des arguments en sa défaveur. Du coup, la seule chose intelligente que je trouvais à faire fut de replonger le nez dans mon café, en prenant soin de ne rien ajouter.

— Je ne serai jamais comme elle ! Jamais ! marmonna Mégane, les larmes aux yeux.

Certes, je venais de décider de rester muette, mais ces mots, sans compter la détresse que je lus sur son visage, m'interpellèrent.

— Qu'est-ce que tu entends par là, Meg ?

— Ce que je viens de dire... Que je n'arriverai jamais à être aussi bien que Laura, malgré tous mes efforts.

Alors, sans doute pour la première fois, je me mis à la détailler, comprenant que j'étais passée complètement à côté de ce détail. Mégane était une copie conforme de sa grande sœur. Un tailleur bleu marine semblable à ceux que Laura portait, à la seule différence que celui-ci était bon marché alors que Laura ne jurait que par les marques de luxe. Des cheveux coiffés en chignon, comme elle, des bijoux en or jaune, comme elle. Un mini-modèle de Laura, en somme. Celle-ci l'avait-elle remarqué ? Sûrement. Il n'y avait qu'à moi que ce genre de choses échappait. Plus c'était gros, moins je le voyais.

— Meg, et si tu... essayais juste d'être toi ?

J'avais posé la question avec hésitation, ne sachant trop si je devais ou non continuer sur ce sujet, mais l'air totalement ahuri de Mégane suffit à me faire comprendre que je m'engageais sur un terrain dangereux.

— N'importe quoi, Méli ! Je suis une moins que rien. Depuis toute petite, je rêve de lui ressembler. C'est comme ça, je n'y peux rien. Tu n'as pas de rêve, toi ?

La question me prit tellement de court que je m'étouffai avec ma gorgée de café. Après une quinte de toux qui servit à me remettre les idées en place, je me mis à réfléchir sérieusement à cette question. Avais-je un rêve ? Tout le monde avait des rêves, c'était dans l'ordre des choses, seulement moi, je ne les avais jamais nommés de cette façon. Pour moi, mes désirs, mes envies, n'étaient pas des « rêves », mais des « projets ».

Côté carrière, alors que je n'étais encore qu'en bas de l'échelle, j'avais pour projet de m'élever le plus haut possible. Un projet, pas un rêve, car c'était totalement impensable que je n'y parvienne pas.

Lorsque j'avais croisé Sébastien à la crémaillère d'une amie de Laura, j'avais eu pour projet de le séduire. Parce qu'il était évident qu'il était fait pour moi. J'avais réussi à concrétiser ces projets, et d'autres avaient alors suivi. Un appartement dans le 16^e, puis le mariage. Sébastien et moi avions emménagé dix mois plus tôt, et la bague de fiançailles scintillait sur mon annulaire gauche.

Tout en songeant à ces « rêves » accomplis que je n'avais jamais qualifiés de rêves, mon regard fut attiré par mon reflet dans la vitre de la porte-fenêtre. À vingt-neuf ans, je possédais ce que j'avais toujours voulu avoir. Alors pourquoi la question de Mégane me déstabilisait-elle ?

Le rire qu'elle laissa échapper soudain me ramena sur terre et m'évita de répondre.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Ma question. Elle est stupide. Tu n'as pas de rêve, puisque tu as tout ce que tu veux ! Ah, ce que je peux être bête !

Repartie dans son autoapitoiement, Mégane ne se rendit absolument pas compte de mon air déconcerté.

— Rentrons à l'intérieur, Mégane ! Il commence à faire froid.

Elle me suivit sans rechigner, se ratatinant au fur et à mesure que ses pas la rapprochaient de sa sœur. Cependant, cette dernière ne lui prêta aucune intention, subjuguée qu'elle était par la conversation d'une des membres de la troupe qui avait envahi son appartement.

La femme devait avoir la quarantaine, à peine. Vêtue d'une tunique multicolore, d'un foulard lilas et d'un pantalon palazzo gris, elle ressemblait à ces diseuses de bonne aventure que l'on voit dans les fêtes foraines. Cependant, celle-ci ne lisait pas l'avenir dans une boule de cristal, elle se disait hypnotiseuse.

Elle n'avait pas l'air saoul comme la plupart de ceux qui nous entouraient et parlait avec un calme calculé, tout en tripotant ses nombreux colliers. Je m'installai près de Laura et compris qu'elles discutaient de ce que la femme appelait « les bienfaits de l'hypnose ».

— ... pour arrêter de fumer, par exemple, c'est un traitement bien plus efficace que tout ce qu'on peut voir dans le commerce. Je l'ai expérimenté sur plus de vingt personnes et elles n'ont plus jamais touché au tabac.

Je me retins de lever les yeux au ciel. Je n'avais jamais été très portée sur ce genre de mysticités. Pour moi, c'était du pipeau. Je me demandais tout de même pourquoi cette

femme se donnait autant de mal pour vendre ses sornettes alors que de toute évidence, elle avait déjà été payée.

— Non ? s'extasia Clarisse, légèrement hirsute à cause de son fort taux d'alcool. Ça marche vraiment ?

— Bien entendu, répondit calmement la femme avec un petit sourire. Ça a été prouvé scientifiquement. L'hypnose nous ouvre les portes de notre inconscient, de notre « véritable moi ». On parvient ainsi à dépasser les frontières que notre volonté a érigées tout autour et à atteindre notre moi profond.

Un gloussement peu classe m'échappa sans que je ne m'en rende compte. Tout son discours me semblait tellement préparé et travaillé que j'avais l'impression d'écouter une annonce publicitaire diffusée en boucle, qui, à force, vous donne envie de vous taper la tête contre le mur.

Tous les regards – ceux qui n'étaient pas anesthésiés – convergèrent vers moi. La curiosité et l'amusement brillaient dans les yeux des amis de Laura. Quant à la femme, elle m'observait avec ce qui me parut une lueur de défi dans le regard.

— Sceptique ? lâcha-t-elle avec une voix douce.

Je secouai la tête.

— Non. Sceptique signifierait que je demande à être convaincue, alors que non. Je ne pense pas que l'hypnose fonctionne aussi bien que vous le dites. Mais c'est un avis qui n'engage que moi, je ne vous empêche pas de faire votre discours, alors continuez, je vous en prie.

— Vous avez l'esprit très terre à terre à ce que je vois.

— En effet, je crois en des choses concrètes.

— Pourtant, beaucoup d'études ont été menées au sujet de l'hypnose, et cette discipline est reconnue scientifiquement et médicalement.

— J'ai entendu dire que ça ne marchait pas sur tout le monde, alors je trouve ce genre de « thérapie » un peu trop faillible pour être crédible.

Le sourire de l'hypnotiseuse s'élargit. De toute évidence, les festivités venaient tout juste de commencer pour elle.

— Ça aide à guérir le stress et l'insomnie..., énonça-t-elle, comme une sentence.

— C'est psychologique.

— Ça apaise la douleur, ça aussi, c'est psychologique ?

— Certaines douleurs le sont. Et comme l'hypnose ne marche pas à cent pour cent...

— Vous avez certainement déjà assisté à des représentations d'hypnose. Vous devez avoir remarqué que ça fonctionne bel et bien.

— Quoi, ces spectacles à la télé où on voit un homme soi-disant choisi au hasard dans le public pour faire le coq devant tout le monde ? Qui me dit qu'il n'a pas été payé pour le faire afin d'en mettre plein la vue aux gens ?

La femme se tut un instant, puis prit une grande inspiration. Un regard autour de la pièce m'avertit que tout le monde assistait à notre échange ; certains étaient intéressés par le débat, d'autres simplement comateurs.

— D'accord, finit par dire la femme en me fixant de ses grands yeux bleus. Vous êtes ce genre de personnes qui ne croient qu'en ce qu'elles peuvent comprendre. Soit il y a une explication logique, soit ça n'existe pas...

Je haussai les épaules.

— Peut-être bien.

— Vous ne croyez que ce que vous voyez. Alors, acceptez un pari ! Je vais tenter de vous hypnotiser. Si j'y parviens, je gagne, si vous restez consciente tout le long, vous gagnez. Vous êtes partante ?

La lueur de défi dans son regard s'était intensifiée, quant à moi, je trouvais de plus en plus ridicule la tournure qu'avait prise la situation. Je me retrouvais piégée. Soit j'acceptais pour essayer de prouver mes dires devant l'assistance, soit je refusais et je passerais probablement pour une mauviette. Après tout, je ne risquais rien. C'était du pipeau, j'en étais persuadée.

— D'accord. Une bonne façon de se faire de l'argent facile. Combien on parie ? Cinq cents euros ?

Je vis la lueur dans ses yeux faiblir un instant. Elle s'empara de son portefeuille et en sortit quelques billets bleus.

— J'ai bien peur de ne pas avoir tout cet argent sur moi. Disons cent euros, c'est tout ce que j'ai.

J'acquiesçai.

— Marché conclu.

Nous déposâmes les billets sur la table basse en verre qui se dressait entre nous, puis elle s'approcha de moi, à pas mesurés, tout en enlevant ses colliers un à un.

— Pour que vous soyez sûre que je ne vous ai pas trompée, je vais demander à vos amis de tout filmer. Ainsi, vous verrez, en reprenant conscience, que vous avez bel et bien été hypnotisée. Sinon, vous seriez bien capable de trouver une excuse.

— Si vous voulez.

Plusieurs personnes, dont Laura, s'agitèrent autour de moi, puis brandirent leur smartphone dans ma direction. J'avais envie d'en rire, mais j'en fus incapable. Car une étrange angoisse venait de s'installer au creux de mon estomac. Une angoisse inconsciente. Une angoisse que je ne contrôlais absolument pas.

Je pris une profonde inspiration et me calai dans le fauteuil en cuir, les yeux braqués sur l'hypnotiseuse et son regard bleu cobalt. Je me sentis soudain comme un lapin pris dans les phares d'une voiture en plein milieu de la nuit.

— Vous êtes prête ?

— Bien sûr.

Ma voix ne laissa rien paraître de ma nervosité, et j'en fus ravie.

La femme sourit, puis choisit l'un de ses colliers qu'elle laissa flotter devant mes yeux. Le pendentif était composé d'une pierre verte, polie et sertie d'argent, avec quelques rainures grises courant sur toute sa surface.

— Concentrez-vous sur la pierre... Concentrez-vous... Oubliez votre entourage... Oubliez tout... Concentrez-vous sur le son de ma voix...

J'avais envie de sourire, car la situation était devenue vraiment cocasse. Sans se démonter, l'hypnotiseuse continua à parler d'une voix langoureuse et lointaine, tandis que le pendentif se balançait devant mes yeux.

— Votre corps se fait lourd... Vous vous détendez... Doucement... Profondément... Concentrez-vous sur ma voix... Vos paupières sont lourdes... Trois... Vous vous détendez... Votre corps se fait lourd... Doucement... Deux... Écoutez ma voix... Vous vous détendez... Profondément... Vos paupières se font lourdes... Un... Écoutez ma voix... Votre corps est lourd... Votre corps se détend... Écoutez ma voix... Zéro...

Lorsque j'ouvris les yeux, des applaudissements explosèrent autour de moi. Je fronçai les sourcils, légèrement désemparée. Le temps de me souvenir de ce qu'il se passait, Laura m'avait collé son smartphone devant les yeux, avec un rire cristallin.

— Regarde ça, Méli !

Sur l'écran, je me vis, allongée de travers sur le fauteuil en cuir, l'air profondément endormie. Mon regard quitta la vidéo pour aller se poser sur l'hypnotiseuse qui s'était réinstallée sur sa chaise. Un sourire ravi s'épanouissait sur ses lèvres. Elle me fit un clin d'œil et brandit devant elle les deux cents euros du pari.

De toute évidence, je m'étais endormie. J'eus envie de protester, de dire que ça ne prouvait rien, étant donné qu'il était cinq heures du matin, que j'avais bu, que j'étais épuisée et que, pour toutes ces raisons, il n'était pas surprenant que j'aie fini par m'endormir, mais en voyant les regards amusés autour de moi, ainsi que l'air triomphant de la femme, je compris que mes propos n'auraient aucun impact. Pire, j'allais certainement passer pour une mauvaise perdante. Alors je m'inclinai, tâchant de rester bonne joueuse, mais nullement convaincue par les prétendus « bienfaits hypnotiques ».

— Vous avez gagné, bravo ! grommelai-je. Vous m'avez comme qui dirait « insensibilisée »...

Elle secoua doucement la tête.

— Au contraire, je vous ai *sensibilisée*.

Je clignai des yeux, sans comprendre. Et sans vraiment vouloir comprendre, en réalité.

Elle me regardait comme si elle avait dit quelque chose d'important, mais quoi que ce fût, ça m'avait complètement échappé. La faute à mon cerveau qui bourdonnait encore, à cause de l'alcool et du manque de sommeil, bien sûr, mais je percevais également en moi une sorte de confusion.

2

Éveline

C' ÉTAIT L'ÉVÉNEMENT DE L'ANNÉE, un moment incontournable pour nous. La foire Saint-Germain. Un lieu de divertissement pour certains, de commerce pour d'autres, un passe-temps pour les plus riches, qui y faisaient leurs achats ou assistaient aux spectacles de tous genres. Pour le peuple, c'était davantage une période d'intense labeur, aussi bien pour les commerçants, qui devaient se battre pour vendre leurs produits face à une forte concurrence souvent déloyale, que pour les comédiens, qui devaient jongler entre la finesse et l'originalité pour mériter leur place dans une troupe.

Pour ma part, je ne faisais partie d'aucune de ces catégories, mais la foire n'en était pas moins importante à mes yeux. Car c'était l'endroit idéal pour de menus larcins. Un lieu dans lequel se réunissait une foule inconstante et compacte, trop fascinée par les spectacles alentour pour faire attention aux voleurs à la tire qui traînaient un peu

partout. De plus, outre cette propension à rêvasser, leurs bourses étaient agréablement remplies, car dans les nombreuses loges de commerçants, il était possible de se procurer de fines parures ou des tissus onéreux. Les dames de la Cour ne manquaient jamais une occasion de les découvrir, une autre source de distraction dangereuse pour leur pécule.

En retrait, habilement dissimulée dans l'ombre d'une arcade, j'observais ces flâneurs richement vêtus et m'amusaï à les voir déambuler, inconscients des petites mains qui s'aventuraient un peu trop près de leurs bourses.

Un jeune garçon à l'aspect débraillé et au visage sale attira mon attention. Au détour d'un embranchement, il fit mine de trébucher sur une vieille caisse en bois, abandonnée près d'un étal. Il s'accrocha à une jeune dame bien apprêtée en s'excusant, puis détala dans un coup de vent. Cette dernière grimâça, sans doute dégoûtée qu'un garçon si sale ait pu poser les mains sur sa belle robe en taffetas, et ne se rendit pas compte qu'elle venait d'être délestée de son foulard en satin.

J'esquissai un sourire amusé et attrapai le jeune garnement par la chemise lorsqu'il passa à côté de moi. Il se débattit un moment, avant de se rendre compte qu'il s'agissait de moi.

— Évy ! Tu m'as fait peur...

— Pas par là, Justinien ! La maréchaussée est postée dans la ruelle, passe plutôt par la porte ouest !

— Où c'est ça, la porte ouest ?

Je lâchai un soupir, puis le fis pivoter vers l'entrée devant moi.

— Par là, allez file ! dis-je en lui ébouriffant les cheveux.

— Merci Évy !

En quelques pas, il disparut dans la foule. J'essayai de ne pas le perdre de vue jusqu'à ce qu'il franchisse l'entrée que je lui avais désignée, mais Justinien avait toujours été très doué pour passer inaperçu. Une habileté due à sa taille frêle, sans aucun doute, mais pas seulement. Il avait appris

à voler dès son plus jeune âge. Certains m'avaient même dit qu'il venait à peine d'apprendre à marcher qu'on lui enseignait déjà à glisser sa mimine dans les poches. Je n'en étais pas au point de croire en cette légende, mais il était évident qu'il avait du talent. Un vrai petit diable. Il deviendrait certainement un voleur hors pair une fois adulte. Je comptais bien être là pour le voir évoluer et je m'étais promis de veiller à ce qu'il ne soit pas arrêté ou pendu avant. C'était malheureusement un risque que nous encourions tous.

La foule se pressait autour des divers spectacles, mélangeant distinctions et positions. C'était le seul événement de Paris à rassembler autant de spectateurs issus de milieux si divers. Les nobles se promenaient non loin des classes moyennes, frôlant les mendiants et les démunis sans s'émouvoir de leur condition, mais simplement pour assister à la représentation de quatre saltimbanques qui se produisaient sur scène. Un vrai nid à trésors ! me dis-je. Il n'y avait qu'à tendre la main et à empocher le butin.

Une fois certaine que Justinien avait pris la bonne route, je m'engouffrai à mon tour dans la cohue et y évoluai avec mon adresse habituelle, acquise par l'expérience.

À ma gauche, un entrepreneur, élégamment vêtu d'un fin pourpoint en velours bleu et de hauts-de-chausses de même qualité, discutait avec un homme à la mise tout aussi irréprochable. Une jolie escarcelle en cuir pendait à sa ceinture, à moitié dissimulée par sa cape en cuir. Rien de plus facile ! Néanmoins, ce côté était trop exposé. Pour récupérer cette source de revenus, il me faudrait prendre des risques. Or pourquoi le ferais-je puisque, juste à côté, se trouvait la jeune femme de l'entrepreneur, tout aussi subjuguée par la conversation de son mari que l'homme lui faisant face ? Une bourse en soie bleue, faite du même tissu que sa robe, était visible sous son châle.

Avec un sourire, je me rapprochai d'eux, attendis que des flâneurs passent près de moi afin de me fournir une bonne excuse pour la frôler, puis passai à l'acte.

Il y avait quatorze façons différentes pour les voleurs de délayer, couper, tirer, subtiliser une bourse. J'utilisais la plus simple, une fine lame contre ma paume qui servait à trancher les fils en une demi-seconde sans que j'aie besoin d'avoir recours à la très – trop – légendaire bousculade.

Deux gestes à peine et j'avais mes gages de la semaine. Deux gestes de plus et ces derniers disparaissaient avec subtilité sous ma cape en laine.

Je continuai à marcher d'un pas calme et traînant, feignant de m'intéresser aux ouvrages exposés dans les loges et me demandant si je devais poursuivre mes larcins pour cette journée ou s'il était temps de me retirer.

Cela faisait trois jours de suite que je me montrais à la foire et ce n'était jamais une bonne idée de se dévoiler autant. Bien que nos victimes soient généralement de celles qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, certaines pouvaient faire preuve de circonspection une fois détroussées et pouvaient très bien reconnaître l'un d'entre nous.

J'allais me détourner et prendre le chemin du retour lorsque mes yeux tombèrent sur Priscellia, la diseuse de bonne aventure. Elle était assise dans une petite loge en bois défraîchie avec un toit en toile à moitié déchiré, mais sa seule présence rendait tout le reste flou et insignifiant.

Trois personnes se tenaient à quelques pas stratégiques d'elle, écoutant d'une oreille aussi indiscreète qu'intéressée les prédictions qu'elle faisait à une jeune femme. En voyant l'expression de cette dernière, je compris qu'elle n'était pas convaincue par les paroles de Priscellia.

Avant même que je m'en rende compte, mes pas me menèrent vers elles. Ma main se referma sur la bourse que je venais de voler et j'en retirai tout le contenu. Je jetai ensuite le petit sac en tissu dans un coin boueux et malodorant, là où personne n'aurait l'idée de fouiner, puis, tenant fermement les pièces au creux de ma main, je m'avançai jusqu'à la loge, me façonnant un air enjoué et émerveillé.

C'est avec cette expression plantée sur le visage que Priscellia me vit approcher.

— Que puis-je pour toi, jolie petite ? me questionna-t-elle de sa voix chantante.

— Oh, vous ne vous souvenez pas de moi ? Je suis venue vous consulter, il y a quelques jours. Ciel ! Je dois vous avouer que je ne m'y serais jamais attendue, mais... (Je laissai tomber les pièces devant elle avec une expression béate.) Tenez ! Pour vous ! Vos prédictions m'ont été d'un tel secours, tout s'est révélé juste. C'en est presque effrayant. Si je n'avais pas... Ah merci ! Merci à vous !

Et sur ce, je rabattis ma capuche sur ma tête et m'éloignai d'un pas enthousiaste.

Lorsque, un peu plus loin, je me tournai vers Priscellia, une vingtaine de personnes se massaient autour d'elle, infiniment plus intéressées que quelques minutes plus tôt.

Je ne pouvais désormais plus rentrer avant d'avoir récupéré un peu d'argent. Un bref tour de marché m'apprit que la foule en ces lieux était trop dispersée pour couvrir mon larcin. Je devais donc me rabattre sur les spectateurs qui admiraient, la bouche ouverte, les acteurs sur la petite scène aménagée.

À force de se rapprocher pour mieux voir et entendre, ils étaient si serrés qu'il me fut difficile de me glisser entre eux. Lorsque je les poussais légèrement, certains me regardaient avec férocité, ce qui m'empêchait de les voler.

La règle d'or de tout voleur était de ne jamais se faire voir, même furtivement. Un simple coup d'œil, un seul, pouvait me valoir la corde.

Je choisis donc un coin tranquille et pris place entre un commerçant au ventre bedonnant, qui mastiquait bruyamment un morceau de pain, et un couple de jeunes nobles. C'étaient davantage ces derniers qui m'intéressaient.

Je fis mine de porter toute mon attention sur le spectacle, que je connaissais par cœur pour l'avoir vu tant de fois que j'en perdais le compte, et attendis patiemment le moment crucial, où le principal protagoniste de la pièce

se lancerait dans son fameux monologue qui ne manquait jamais d'émerveiller les spectateurs.

Mon regard se dirigea vers celui qui allait le réciter. Camélien. Tout à son jeu d'acteur, il ne me vit pas, évidemment. Moi, je le voyais ! Je le voyais toujours, où qu'il soit, instinctivement. Même si nous étions éloignés, je pouvais percevoir le plus infime de ses mouvements, du moins en avais-je l'impression. Ce jour-là, il se produisait sur scène avec cette même énergie farouche que je lui avais toujours connue. Tout était dans sa posture, dans la façon dont il regardait le monde, dans cette manière qu'il avait d'assurer à tous qu'il serait toujours capable de les protéger, quoi qu'il arrive. Cette assurance infaillible qui nous rassurait tous, pauvres voleurs que nous étions. Combien de fois avais-je tenté de distinguer chez lui une faille, une faiblesse, la preuve que, parfois, lui aussi doutait de lui et de nous ? Pas une seule fois, cependant, il ne baissa sa garde. Jamais.

La pièce qu'il jouait à présent devant moi et une bonne cinquantaine de curieux était *La Fleur du diable*, l'histoire d'un jeune mendiant qui tombait sous le charme d'une comtesse et qui devenait littéralement fou d'amour pour elle.

Lorsque je le vis s'avancer dans un silence envoûtant au milieu de la scène, je sus que c'était le moment d'agir.

Un instant, quelques secondes à peine, je fermai les yeux pour savourer le son de sa voix, tandis qu'il prononçait sa réplique :

— *Et dans son cœur, je reprendrai la lumière qu'elle m'a dérobée...*

Je rouvris les yeux, puis me glissai habilement le long des corps massés, avec la légèreté d'un courant d'air. Mon regard se porta sur le bracelet en or de la femme. Encore une chose que l'on apprenait très vite : décrocher les fermetures. Même les plus jeunes voleurs savaient le faire.

La foule était sidérée, la jeune femme subjuguée. Et tandis que je lui subtilisais son bien, je me mis à réciter les vers à voix basse, en même temps que Camélien :

— *Si elle avait su de quelle noirceur j'étais fait, soufflai-je, tout en récupérant le bracelet.*

Quelques gestes encore, puis quelques pas, et je m'éloignai, tout en prononçant les derniers vers :

— *M'aurait-elle davantage aimé ?*

Tout en m'excusant avec application devant ceux que je devais bousculer, je pris la direction de la sortie, le bracelet déjà dissimulé dans ma poche intérieure.

Je ne me hâtai pas pour quitter la foire. Je ne me hâtai jamais. Il n'y avait rien de plus suspicieux qu'un pas nerveux. Je fis semblant de m'intéresser à certains mets proposés sur les étals, à des bijoux et, peu à peu, je me rapprochai de l'entrée.

À mes débuts, chaque fois que je quittais un endroit où j'étais susceptible d'être prise sur le fait, je ressentais toujours un profond soulagement. J'avais beau aimer ma vie de voleuse et de hors-la-loi, je n'aimais pas pour autant l'idée de pendre au bout d'une corde – même si certains estimaient que c'était la conclusion honorable d'une vie de liberté absolue. J'avais toutefois un peu de mal à accepter ce point de vue.

Néanmoins, depuis le temps que j'exerçais, j'avais cessé de ressentir ce soulagement. Sans doute parce que j'avais également cessé d'avoir peur. Appelons ça une confiance en soi affirmée ! Ou un excès d'assurance. Ou simplement la pire idiotie de ma vie. Croire qu'on est trop malin pour se faire prendre est sans nul doute l'erreur à ne jamais commettre pour un voleur. J'allais l'apprendre à mes dépens. Car ce jour-là, je ne l'entendis pas arriver.

Avant même que je ne traverse le passage qui marquait l'entrée de la foire, un homme me rattrapa, agrippa fermement mon bras et me retourna avec brusquerie.

— Rends-moi ce que tu as pris, sale petite voleuse ! Et ensuite, on verra si tu arriveras toujours à chaparder avec une main en moins, insolente.

Malgré la clarté de ses propos et l'évidence de ce qu'il comptait faire de ma personne, je restai prostrée un moment, incapable de faire autre chose que de fixer ses

dents gâtées. Était-ce vraiment en train de se produire ? Allais-je perdre une main, au mieux, être pendue, au pire ?

Dans un ultime regain d'énergie, je tentai de me défaire de sa poigne rêche, mais en vain. Ses longs doigts blancs et squelettiques maintenaient mon bras avec force et je compris que je ne parviendrais pas à m'en libérer. D'autant que la maréchaussée n'était pas loin. Il suffirait à l'homme de les héler et c'en serait fini de moi.

— Vous faites erreur, monsieur. Je n'ai rien volé, lâchez-moi ! grondai-je tout en essayant de récupérer mon bras.

Je le reconnaissais. C'était l'homme qui accompagnait la femme que je venais de voler. Difficile de paraître honnête devant lui.

— Pauvre idiote, je t'aie vue ! Je t'aie suivie ! Ne me prends pas pour un simple d'esprit. Donne-moi le bracelet de ton plein gré et je dirai aux archers que tu t'es montrée coopérative.

— Je n'ai rien du tout, pour la dernière fois, lâchez-moi ! m'écriai-je, de plus en plus anxieuse, car nous commençons à attirer l'attention autour de nous, ce qui ne manquerait pas d'alerter la maréchaussée.

Et alors que je pensais sincèrement que c'en était fini de moi, mes yeux croisèrent ceux de la femme. Elle s'approcha de nous, d'un pas tranquille, puis posa délicatement sa main sur les doigts de son compagnon.

— Laisse-la, Théodore ! Laisse-la partir !

Le dénommé Théodore l'observa en serrant les dents, puis, sous une dernière injonction de la femme, il lâcha prise.

C'est là que je me mis à courir comme jamais je n'avais couru de ma vie. Sans un regard en arrière, sans reprendre mon souffle. Je détalai dans les rues de Paris comme si j'avais la mort aux trousses, jusqu'à retrouver la sécurité de mon chez-moi.

Chez moi. À la cour des Miracles.

Mélessandre

JE ME RÉVEILLAI EN SURSAUT, encore en sueur et le cœur battant, comme si j'avais réellement vécu cette course-poursuite. Mon souffle était saccadé et ma nuque trempée.

Je pris un moment pour me calmer, la main posée sur le cœur, avec l'espoir idiot qu'elle pourrait apaiser ses pulsations.

Je regardai ensuite autour de moi, tentant de retrouver un semblant de sérénité dans le décor de ma chambre, contrant ainsi les derniers vestiges de ce rêve étrange.

Peu à peu, mon rythme cardiaque s'apaisa et je pus enfin respirer normalement. Sébastien, mon fiancé, n'avait pas bronché. Endormi de son côté du lit, il ronflait comme si de rien n'était. Il détestait quand je lui disais qu'il avait des problèmes de ronflement. Pour lui, je ne pouvais qu'exagérer.

Je m'extirpai du lit et enfilai ma robe de chambre tout en consultant l'heure sur le réveil. Onze heures du matin.

J'étais rentrée à six heures de chez Laura, Sébastien à huit de sa soirée entre hommes. Il n'allait pas se réveiller avant un bon moment.

Pour moi, plus question de me rendormir. J'allai directement à la cuisine me faire un thé et m'installai sur le canapé près de la fenêtre.

Dehors, il faisait un temps éblouissant ; une belle journée de printemps. La promesse d'un dimanche agréable... Seulement, ce n'était pas suffisant pour effacer le souvenir de cette course-poursuite et de cette peur qui m'avait tordu les entrailles. J'avais ressenti toutes les sensations de ce rêve avec une étonnante intensité. Comme si la silhouette de tous ces gens se promenant dans les rues de Paris, à une époque que j'étais bien en mal de situer, s'était imprimée sur ma rétine. Je sentais encore, sur mon avant-bras, la poigne de l'homme qui m'avait rattrapée.

Soudain, avant que mon cerveau n'ait le temps de me signaler à quel point l'idée était ridicule, je vérifiai l'endroit qui fourmillait encore d'un contact imaginaire. Ma peau était normale, immaculée. Alors j'éclatai de rire, me moquant de ma propre bêtise. J'avais trop bu la veille et cette histoire d'hypnose m'avait certainement perturbée. Qu'est-ce que ça pouvait être d'autre ?

De plus, mon rêve s'appuyait sur certains éléments concrets. Comme la troupe de théâtre ou la diseuse de bonne aventure qui me rappelait cette hypnotiseuse à l'allure bohème. Je savais que le subconscient ne faisait pas la distinction entre l'imaginaire et la réalité, nous brouillant l'esprit avec des divagations.

Ce n'était rien de plus que ça : des divagations !

Et cette étrange sensation qui m'oppressait comme un voile transparent me recouvrant de la tête aux pieds allait disparaître, c'était certain !

À quinze heures, Sébastien débarqua dans le salon en bâillant. Il déposa un baiser sur mes cheveux en passant à côté de moi, puis se dirigea vers le frigo.

Chaque matin, sans faute, il se préparait un cocktail au gingembre, concombre et citron vert avant d'aller faire

son jogging. Cet après-midi-là, le cocktail était d'actualité, le jogging beaucoup moins.

— Ça va, ma puce ? Alors cette soirée ?

— Bien. Très sympa même. Mégane s'est trompée et a fait venir toute une troupe de spectacle, avec animation complète à la place des stripteaseurs.

Sa tête jaillit alors par la porte de la cuisine avec une expression perplexe :

— Des stripteaseurs ?

— Quoi ? Tu ne crois quand même pas que vous êtes les seuls à y avoir droit, si ?

— Bah, c'est plutôt une tradition pour un enterrement de vie de garçon, alors que vous...

— ... oui ? Nous quoi ? l'encourageai-je en haussant un sourcil.

Il préféra ne pas argumenter et disparut de nouveau dans la cuisine.

— Mégane est tout de même très empotée, ajouta-t-il.

— Elle ne l'a pas fait exprès. Et ça a été une bonne surprise.

« À part l'épisode de l'hypnotiseuse », pensai-je.

— Je ne crois pas que Laura aura la même opinion que toi.

— Non, effectivement, elle avait l'air contrariée.

— Je n'aimerais pas être à la place de Meg, mais bon, si elle n'est pas capable de faire une simple recherche sur Internet, c'est qu'elle est vraiment nunuche.

Mais qu'est-ce qu'ils avaient tous à s'acharner sur Meg ?

J'ouvris la bouche, prête à la défendre, mais me retins à temps. Sébastien était très obtus concernant certaines choses, et il n'avait jamais eu beaucoup de patience pour la maladresse, même si, généralement, les personnes concernées ne contrôlaient pas ce trait de caractère. C'était pour lui un grave défaut. Il était donc important de changer de sujet au plus vite avant d'ouvrir un débat maintes fois revisité.

— Et ta soirée ? demandai-je.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Fille de bohème

Vania Prates



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON